

L'autre, c'est un baptême !—au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise ;
Sa mère lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et—merveilleux retour qu'inspire la prière—
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

Avez-vous jamais lu quelque chose de plus émou-
vant, de plus vrai et de plus poétique !

Beaucoup d'écrivains voudraient pouvoir échanger
leur lourd bagage littéraire pour ces quatorze vers
qui suffisent pour immortaliser un homme.

LÉON LEDIEU.

AVIS

M. A. Filiatreault, agent du MONDE ILLUSTRE, est
en ce moment à faire une tournée dans les États-
Unis dans l'intérêt de notre journal.

Il visitera les grands centres canadiens, et nous
prions nos amis de vouloir bien lui rendre la tâche
plus facile en l'aidant de leurs conseils et de leurs
connaissances.

M. Filiatreault est porteur de lettres et de docu-
ments qui serviront à établir son identité.

PETITE CAUSERIE

Chaque enfant en naissant doit apporter en lui au
moins quatre-vingts ans de vie, d'où vient donc que
la mort fauche sans pitié tant de ces pauvres petites
créatures pendant la première année de leur exis-
tence ? "Croissez et multipliez !" Si l'on se con-
forme à la seconde partie de la recommandation
biblique, la première n'est pas observée. La plupart
des enfants ne naissent que pour mourir. Dans les
villes manufacturières, les hécatombes enfantines
sont effrayantes. Les mères, étant occupées dans les
fabriques, les petits sont livrés, peu de jours après
leur naissance, à des mains étrangères ; on les bourre
d'aliments indigestes et on les fait taire en leur don-
nant du sirop de pavot jusqu'à hébétément. Si so-
lide qu'il soit en naissant, un enfant ne peut résister
à un tel régime.

L'éducation physique des enfants des classes élé-
vées, tout en étant plus soignée, ne laisse pas moins
à désirer. Vous avez souvent rencontré sur les bras
de bonnes attifées, à l'œil éveillé, des enfants pâles
dans leurs beaux habits ornés de dentelles, de bro-
deries, de rubans, s'exténuant à sucer le bout d'un
biberon auquel pend un tuyau en caoutchouc. Ce
tuyau n'aboutit bien souvent à rien et flotte dans le
vide. Les petits malheureux, dont on trompe ainsi
la faim, n'aspirent que de l'air, et résolvent aussi
longtemps qu'ils le peuvent le problème de vivre de
l'air du temps.

Parfois on les cahote dans une petite voiture, et
comme la bonne qui la pousse ne voit pas l'enfant,
celui-ci peut s'étouffer dans son coussin, s'étrangler
en avalant son biberon, sans que sa gardienne s'en
aperçoive, occupée qu'elle est à causer avec son
amoureux, trop heureux quand elle n'entre pas se
reposer chez une amie, laissant l'équipage et l'enfant
l'attendre à la porte.

Il serait temps qu'une voix éloquente, comme
jadis celle de Jean-Jacques Rousseau, vienne rappeler
les mères au premier, au plus sacré de leurs
devoirs. Toutes ne sont pas anémiques, comme elles
aiment à le proclamer, ce qui ne les empêche pas de
se fatiguer aux soirées, au bal, au théâtre.

* *

Donnez à l'enfant, cette fleur de l'humanité, ce
sourire de la nature, un peu de lait pur, un rayon
du soleil du bon Dieu, les bras de sa mère pour ber-
ceau, et vous le verrez grandir, s'élever vers le ciel
comme un arbre ; il vous récompensera de vos soins
par ses douces caresses. Rien de vrai comme l'an-
cienne chanson : "Laissons les enfants à leurs mères
et les roses aux rosiers."

* *

Les enfants qui échappent—comme les nouveaux-
nés de Sparte au bain froid—au mauvais régime
qu'on leur impose, courent encore d'autres dangers.
A peine sortis de leurs langes, on les fait vivre trop
vite. Rien de mauvais pour les jeunes plantes comme

l'atmosphère des salons. Les enfants s'y étioient, on
les couche tard, on parle devant eux en toute liberté
de choses qu'ils ne doivent pas connaître, on éveille
ainsi chez eux une curiosité malsaine ; on se moque
du voisin, on dit du mal du prochain, on ne se ménage
pas sur la chronique scandaleuse. L'enfant ne com-
prend pas toujours, mais il retient, et plus tard il
s'explique ce que vous avez dit. De tout cela naît
une précocité mauvaise à tous égards, qui nuit à son
développement et le prépare mal aux études qui
doivent en faire un homme dans l'acception virile
du mot.

* *

Le cabaret, c'est le salon de l'ouvrier. Il y conduit
ses enfants, et ceux-ci, tout jeunes, y contractent des
habitudes qui, en devenant héréditaires, déposent
dans l'organisme des germes destructeurs. Une po-
pulation restée robuste, celle des travailleurs de la
mer, avait échappé à l'alcoolisme.

De longues stations au milieu des solitudes de
l'Océan l'en préservaient. Mais la spéculation est
tousjours ingénieuse, même et surtout dans le mal.
Elle a inventé les cabarets à vapeur. Les Hollan-
dais ont imaginé ce moyen fructueux de distraire les
pêcheurs des côtes d'York et de Cleveland. Ils ont
frété des navires confortablement installés, munis
de tout ce qui peut tenter de pauvres gens exposés
aux rigueurs du temps et aux ennuis de l'isolement.
Vins, bière, spiritueux, tabac, ils peuvent tout ob-
tenir. Les pêcheurs paient en poisson. Les bateaux-
cabarets suivent la flottille de pêche comme les re-
quins suivent les bancs de harengs.

Un journal nous apprend que le lord-maire de
Londres s'est occupé de cette question. Il a organisé
une contre attraction : des vapeurs avec salles de
lecture, bibliothèques et même des prédicateurs à
bord, arrivent dans les eaux de pêche, et on peut
entendre prêcher à bord d'un vapeur et chanter à
bord de l'autre.

Jusqu'à présent, la concurrence du prêche n'est
pas heureuse, le cabaret mouvant offre plus de charmes
aux pêcheurs.

On assure que l'Angleterre songe sérieusement à
soumettre cette question des cabarets nautiques aux
États maritimes pour négocier une convention in-
ternationale. En attendant, les robustes populations
côtières vont contracter en mer des vices que leur
épargnait leur isolement.

Les pères du désert, les ascètes, s'ils n'avaient pas
disparu, ne seraient plus nourris par les oiseaux du
ciel, ne mangeraient plus de sauterelles, et Siméon
Stylite même ne serait plus tranquille sur sa colonne
où l'on viendrait lui offrir à boire.

—Qu'en dites-vous ?

—Quand on boit ainsi à toute vapeur, il est temps
de soigner les enfants.

CHARLES.

SAINT STANISLAS DE KOSTKA

(Voir gravure)

Stanislas, malade dans la maison d'un hérétique,
demandait en vain le saint Viatique ; il le reçut de
la main des anges.

Se rendant de Vienne à Rome, il fut une seconde
fois nourri du pain angélique de la main des anges.

Un jour qu'il avait dessein de communier, il
trouva dans un village, qui était sur son chemin,
une église ouverte et des paysans qui priaient Dieu.
Le saint enfant, ayant cru que c'était là une occasion
commode pour entendre la messe et pour faire ses
dévotions, entra dans cette église, et se mit en prière
comme les autres ; mais il n'y eut pas été longtemps
qu'il reconnut, à la manière dont on y faisait l'office
divin, que c'était un temple de luthériens. Il eut
une douleur incroyable de voir les saints mystères
profanés par ces ministres impies, et de ne pouvoir
satisfaire la dévotion qu'il avait de recevoir ce jour-
là Notre-Seigneur. Il pleura amèrement et se plai-
gnit à Dieu d'une manière si touchante, qu'il mérita
d'en être consolé, car, pendant qu'il était en cet état,
il vit paraître une troupe d'anges, dont l'un qui
portait le Saint-Sacrement en ses mains, s'étant
avancé vers lui avec un air plein de majesté, le com-
munia et le laissa comblé de joie dans la possession
de son bien-aimé.

Si c'était un péché d'être miséricordieux, je ne
pourrais cesser de l'être, quand même je le voudrais
énergiquement.

LES DÉPENSES DE LA REINE VICTORIA

Peu de personnes connaissent ce que dépense la
reine Victoria pour la garde et l'entretien de sa
maison. Il sera donc intéressant pour nos lecteurs
d'en donner un aperçu.

Le personnel de la Cour est de mille officiers en-
viron. Le premier, qui est le Lord Intendant, pos-
sède juridiction sur tous les autres et a un salaire
de \$10,000. Cet officier ne fait rien par lui-même ;
son assistant, qui touche un salaire de \$5,700, a de
nombreux employés bien payés pour tout faire.

Le Lord Trésorier vient ensuite avec un salaire de
\$4,790, et le contrôleur qui retire \$4,520.

Le commis en chef de la cuisine gagne \$3,500
par année ; il a sous ses ordres sept autres commis
bien rémunérés.

Le premier cuisinier reçoit aussi lui \$3,500, et
quatre autres cuisiniers sous ses ordres reçoivent
\$1,700 chacun, avec le privilège d'avoir un apprenti.

Les salaires suivants sont payés aux autres em-
ployés : le chef pâtissier, \$5,500 ; son assistant,
\$1,250 ; les gardiennes de l'argenterie, \$2,150 à
trois, et ces argenteries sont estimées de dix à quinze
millions ; le gardien du cellier, \$2,500.

Le soin du charbon est entre les mains d'une
trentaine de personnes.

Le Lord Chambellan reçoit \$10,000 et son député
\$4,600. Le gardien de la bourse privée de la reine
reçoit \$10,000.

Il y a aussi une armée de *grooms*, de pages, de
musiciens, de demoiselles de compagnie, etc., qui
retirent des milliers de piastres pour s'aider les uns
les autres à ne rien faire.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les livres portent l'empreinte des opinions du
jour, comme les pièces de monnaie portent l'effigie
des souverains régnants.

Dans les ouvrages philosophiques, comme dans
les souterrains, l'obscurité sert à masquer le défaut
de profondeur.

Plus de royautés, mais des présidences ; plus
d'armoiries, mais des enseignes ; plus de "grands,"
mais des "gros." Tout cela est sous-entendu dans
le proverbe qui dit "qu'on change son cheval borgne
contre un cheval aveugle."

Les hommes cherchent les honneurs et font comme
s'ils ne connaissaient pas ce qui est honorable et ce
qui est déshonorant.—L'abbé de ST-PIERRE.

Chaque âge a ses avantages et aussi ses devoirs.
Une femme de trente ans a vu le monde ; elle sait
le mal, même en n'ayant fait que le bien.—Mme de
RÉMUSAT.

Dans quelque situation que je puisse voir un
homme, il m'est difficile de ne pas me rappeler que
la misère nous menace tous et que les chaînes vont
à toutes mains.—E. de LAUTURE.

La fantaisie, cette heureuse inspiratrice de l'artiste
et de l'écrivain, est le pire des guides dans les af-
faires et dans la vie.

NOS PRIMES

LISTE DES GAGNANTS :

Montréal.—Augustin Meunier, 143, rue Montcalm ; Ben-
jamin Drolet (2 primes), 414, rue Wolfe ; O. Cadieux,
22, rue Brock ; Mlle Maria Chartrand (\$50), 62, rue
Versailles ; Mme veuve Edouard Plamondon, 86, rue
Visitation ; A. Lionais, 1650, rue Notre-Dame ; Mlle
Marie-Louise Benami, 201, rue Amherst ; Mme A.
Prudhomme, 1940, rue Notre-Dame ; L.-J.-E. Brou-
seau, 28, rue St-Louis, Narcisse Guilbeault (\$15), 420,
rue Panet ; M. A. Ouimet, 24, rue Hypolite ; Mme Jé-
rémie Ménard, 11, rue Maria ; L.-J. Guilmette, 423,
rue Craig.

Québec.—J.-N. Proulx, département des terres de la cou-
ronne ; Joseph Julien, 77, rue Victoria ; Arthur Lé-
pine, 25, rue St-Réal ; Charles Moisan, 110, rue Latou-
relle ; Joseph Martel, 7, rue Ste-Hélène ; J.-A.-O.
Chartre, rue St-Jean.

Chicago, Ill.—Peter Lagassé (\$25), Adams street.

Ottawa.—G. LeBel, rue Rideau ; J.-A. Sawyer, département
de l'intérieur.

Valleyfield.—Michel Guilbeault.

Belœil Station.—Alphonse Bouchard.

Bécancourt.—J.-N. Pepin.

New-York.—A.-W. Fournelle (\$5), 182me rue Oues

Pont Château.—Jos.-A. Bourbonnais.